

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(UL. S. JEAN 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Patronage de Saint Pierre. Place d'armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE — Les Salésiens et leurs Coopérateurs et Coopératrices pour la fête de Léon XIII — Lettre de l'Uruguay — Les Salésiens de l'Uruguay dans la seconde ville de la République — Douces plaintes d'un Evêque — Les fils aimés autour du père — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — La Patagonie et les terres australes du Continent Américain — La vocation d'une enfant du désert — Un premier communiant et la Sainte Vierge — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

LES SALESISIENS

ET LEURS COOPÉRATEURS ET COOPÉRATRICES
pour la fête de LÉON XIII.

Très-Saint-Père,

C'est le 21 du mois d'août que revient la fête du glorieux patriarche S. Joachin, dont Vous reçûtes le nom au baptême, pour en recopier ensuite les sublimes vertus, et les faire briller aux regards des hommes, aujourd'hui surtout que Vous siégez sur le trône le plus élevé et le plus vénérable du monde, sur la chaire du Bienheureux Pierre.

En fils bien nés, nous saisissons avec bonheur cette heureuse occasion pour nous unir à tous les Catholiques de l'univers, et Vous présenter l'hommage de notre esprit et celui de notre cœur. Avant tout, nous protestons que nous Vous aimons et que nous Vous aimerons jusqu'à la mort. Nous prenons une si grande part à vos joies et à vos peines que nous voudrions pouvoir centupler les premières et diminuer d'autant les secondes; que dis-je? les faire cesser tout à fait au prix même de notre vie.

Mais puisque il ne nous est pas donné de réaliser cet ardent désir, nous Vous promettons toutefois de nous occuper, avec toute l'activité dont nous sommes capables, d'une œuvre dont la réussite, nous le savons, doit apporter à Votre Sainteté une grande consolation. Vous avez bien voulu,

Très-Saint-Père, confier à notre charité et à notre sollicitude la construction de l'Eglise dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, dans votre Rome, et celle de l'Hospice destiné à recueillir les jeunes gens pauvres et abandonnés; le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes Vous fait désirer de voir bientôt achevé ce pieux monument.

Eh! bien, pour l'honneur du divin Sauveur, pour le soulagement de tant de pauvres jeunes gens, pour la satisfaction de Votre cœur paternel, nous ferons en sorte de justifier la confiance que Vous avez mise en nous. Dans ce but, nous ne nous épargnerons aucune fatigue; nous ne reculerons devant aucune privation, devant aucun sacrifice; nous économiserons en famille; nous renoncerons aux jeux et aux délassements; en un mot, nous mettrons tout en œuvre pour recueillir et fournir les moyens nécessaires à l'achèvement de cette grande entreprise.

Et Vous, Très-Saint-Père, continuez-nous Votre souveraine bienveillance, qui est si propre à nous encourager et à nous exciter à travailler pour Dieu; continuez d'élever vos mains vers le Ciel pour en faire descendre ces lumières et ces consolations dont nous avons besoin; et nous, dans notre petitesse, nous ne cesserons de coopérer, par nos conseils et notre travail, à la plus grande gloire de Jésus-Christ, à

l'exaltation de notre sainte Mère l'Eglise, au bien-être de l'enfance et de la jeunesse, de l'éducation de laquelle, bonne ou mauvaise, dépend aujourd'hui la vie ou la mort de la Société Civile.



LETTRE DE L'URUGUAY

**Vive Jésus! Vive Saint Jean!
Vive Dom Bosco!**

TRÈS-VÉNÉRÉ PÈRE,

Parmi tant de cœurs qui palpitent autour de vous, pourquoi ne nous est-il pas donné, à nous aussi pauvres Missionnaires d'Amérique, de nous trouver un instant au nombre de ces privilégiés! Pourquoi ne nous est-il pas permis, à nous aussi de joindre notre voix à celles de tant de nos frères plus fortunés?... Depuis si longtemps que notre pupille cherche à se reposer encore une fois sur votre visage plein de douceur et de sérénité! Après tant d'années que notre cœur ne se sent plus ranimé par votre paternel sourire, ni retrempe par votre parole enchanteresse, pour marcher avec une nouvelle ardeur à la conquête des âmes... Oh! si vous saviez, Vénéré Père, quelle angoisse nous éprouvons en pensant à cette chère fête de S. Jean, et à notre éloignement qui est tel, que pour vous faire parvenir par écrit trois ou quatre paroles, nous sommes obligés de nous y prendre plusieurs mois d'avance, si nous voulons qu'elles vous arrivent à temps, pour vous témoigner, dans cette circonstance si solennelle, oui, cher Père, laissez-moi vous le dire, pour vous témoigner l'immense douleur que nous cause une si longue et si dure séparation; douleur qui est fille légitime de cette immense affection, que vos fils ressentent pour vous, et qui se fait chaque jour plus vive et plus tendre. Croyez-moi, cette pensée est pour nous si déchirante, que si nous la laissions dominer notre esprit, les larmes nous suffoqueraient? Mais il nous faut réprimer cet excès d'émotion, ce que nous faisons en pensant que plus nous sommes loin de vous, et plus votre cœur paternel nous aime. C'est ainsi que nous nous consolons réciproquement; résignés et contents, nous ajoutons ce sacrifice à tant d'autres que notre Mission nous impose; puis réunissant ensemble tous ces sacrifices, nous les renfermons comme dans un calice, que nous offrons au bon Jésus, à l'occasion de votre fête. S'il y a quelque chose de méritoire, nous prierons notre Divin Rédempteur de changer toutes ces privations et tous ces sacrifices en autant de consolations et de bénédictions pour notre Vénéré

Dom Bosco, l'apôtre de la jeunesse et le père affectueux de tant de cœurs désolés.

Mais à vous, cher Père, à vous-même, quel don vous enverrons-nous de ces lointaines contrées, lequel, en apportant quelque joie à votre bon cœur, puisse être pour vous, et pour tous ceux qui vous entourent dans ce beau jour, l'interprète de nos sentiments, un témoignage de notre vive affection et de la constance, avec laquelle nous travaillons pour la propagation et le triomphe de la foi dans la lointaine Amérique? Premièrement, au nom de tous vos fils de l'Uruguay, et spécialement de ceux du Collège Pie, je vous prie d'accepter avec bienveillance, une petite obole que nous vous envoyons de grand cœur pour vous aider dans cette hardie et sainte entreprise que vous avez formée, d'élever à Rome même un immense temple au Sacré-Cœur de Jésus, qui sera en même temps un somptueux monument à l'impérissable mémoire, et au grand cœur de Pie IX, dont la première Maison Salésienne, ouverte dans l'Uruguay, porte le nom. Oh! je sais bien que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, l'affection et la gratitude pour l'Angélique Pie IX, exigeraient une offrande bien plus considérable, mais que voulez-vous? Dans les conditions où nous nous trouvons, il nous est tout à fait impossible de faire davantage, car nous avons besoin, nous aussi, de secours extraordinaires pour élever des hospices en faveur des jeunes gens abandonnés, bâtir des églises, les fournir d'ornements sacrés, ouvrir des écoles, répandre de bons livres et courir partout, annonçant l'Évangile à ces populations, qui languissent misérablement, privées de tout secours spirituel. Mais notre offrande bien que modeste, servira du moins à vous montrer, que d'ici nous suivons avec intérêt et anxiété, le merveilleux développement de notre Pieuse Société en Europe, et les œuvres remarquables, que Notre Seigneur veut bien accomplir par le moyen de notre vénéré Père.

De plus, très-aimé D. Bosco, sûr de vous faire une surprise des plus agréables et des plus touchantes, je veux encore vous envoyer d'ici une belle couronne, composée, non pas de fleurs caduques, qui pourraient se faner dans l'immense trajet transatlantique, mais une couronne de cœurs bien faits, que Marie Auxiliatrice a appelés presque miraculeusement des quatre vents, et les a réunis ici pour augmenter le nombre des fils de Dom Bosco, qui se glorifient tous d'être les fils de Marie; cœurs choisis par la Vierge Sainte pour accroître la valeureuse phalange des Missionnaires Salésiens en Amérique.

Voyant que les secours, qui m'arrivaient chaque année d'Europe, étaient par trop insuffisants pour satisfaire à nos immenses besoins, je conçus un projet qui reçut votre entière approbation. En effet, vous vous rappellerez, sans doute, que je demandai votre bénédiction pour jeter, dans l'Uruguay, les principes de l'Œuvre Providentielle de Marie Auxiliatrice, en faveur des vocations ecclésiastiques, qui sont très-rare ici, et je pourrais presque dire phénoménales. Eh! bien, en très-peu de temps, Marie Auxiliatrice a déjà re-

cueilli sous son manteau une vingtaine de jeunes gens, qui se préparent, par l'étude et les exercices de piété, à devenir un jour nos vaillants frères d'armes. La Vierge, notre Mère, les a attirés ici d'une manière qui tient du prodige, les appelant de divers points, de lointaines régions, et qui plus est, les conservant animés d'un excellent esprit et d'un enthousiasme tout apostolique. Voilà, cher Père, la plus belle couronne, que je puisse vous offrir dans ce jour de votre fête.

Si vous le voulez bien, je vous donnerai le nom de chacun d'eux, afin que, admirant avec nous la bonté de Dieu et la puissance de la Vierge Immaculée, vous puissiez les écrire dans votre cœur et les compter parmi vos fils les plus tendres.

- 1° Nicolas Viceconte clerc, Salernitain, vingt-quatre ans.
- 2° Jean-Bapt. Isabella clerc, Lombard, 22 ans.
- 3° Eugène Dal Porto clerc, 28 ans.
- 4° Eugène Barreto clerc, Oriental, 19 ans.
- 5° Suavez Moyses instituteur, Argentin de Salta, 23 ans.
- 6° Mister Mark Flood irlandais, prof., 35 ans.
- 7° Aurélius Morfi étudiant, Oriental, 18 ans.
- 8° Monti Bernardin instituteur, de la Ligurie, 20 ans.
- 9° Giambroni Fortuné étudiant, de la Ligurie, 17 ans.
- 10° Joseph Castellis instituteur, de Paysandu, 19 ans.
- 11° Hernandez Julien étudiant, Oriental, 17 ans.
- 12° Robert Echevarria étudiant, Orient., 17 ans.
- 13° Remersaro Pierre étudiant, de la Ligurie, 27 ans.
- 14° Ernest Pico étudiant, Oriental, 17 ans.
- 15° Conesa Jean, étudiant, Oriental, 16 ans.
- 16° Conesa Augustin, étudiant, Oriental, 15 ans.
- 17° Daneri Joseph coadjuteur, de New-York, 31 ans.
- 18° Martos Isidore coadjuteur, Oriental, 17 ans.

Plus quatre jeunes gens au-dessous de 15 ans; leur vocation n'ayant pas été suffisamment éprouvée, je ne suis autorisé, pour le moment, qu'à concevoir à leur sujet les plus belles espérances. Ajoutez encore, à cette liste, les deux frères Rodriguez et Migone clercs, le prêtre Baccigalupo tous profès, et puis dites-moi si la Vierge Auxiliatrice n'est pas aussi pour nous une puissante alliée, ici, dans le nouveau monde? Nous choisissons les plus fervents d'entr'eux et les plus éprouvés; accompagnés, et guidés, par les vétérans qui nous arrivent d'Europe, nous les envoyons cultiver les nouvelles vignes du Seigneur. Sans ces secours extraordinaires de Marie Auxiliatrice, comment aurions-nous pu ouvrir cette année-ci, le Collège de S. Isidore à Las Piedras, et fonder la nouvelle Maison de Paysandu, où l'on recueille, chaque jour, des fruits plus nombreux et plus étonnants? Cependant, malgré tout cela, comment ferons-nous pour venir en aide à la Colonie de la Nouvelle Elvétie, assiégée par les

protestants Vaudois, laquelle tient déjà à notre disposition l'église et la maison d'habitation, nous appelant, à mains jointes, et les larmes aux yeux? Comment ferons-nous pour ouvrir écoles et Oratoire dans la ville de S. José, qui nous attend et nous réclame depuis si longtemps?

Le 25 mai est le jour fixé par D. Juan Jackson et Dom Felix Buxareo, pour aller voir ensemble la vaste campagne de 300 journées carrées, dont ils veulent faire cadeau aux Salésiens, afin que ceux-ci puissent fonder une grande colonie agricole industrielle, et donner ainsi asile, travail, éducation à une multitude d'enfants pauvres et abandonnés. Ces estimables Bienfaiteurs se chargeront eux-mêmes des dépenses que nécessiteront les constructions à l'usage de la Colonie, et nous donneraient les animaux, les instruments, les machines, tout ce qu'il faut en un mot pour fonder et consolider cet important établissement.

Du Brésil aussi, nous avons déjà reçu plusieurs sollicitations pressantes. L'Evêque de Porto Alegre, entr'autres, nous supplie d'aller au moins lui faire une visite, pour voir de nos propres yeux le champ immense qu'il nous offre, et les moyens qu'il se propose de mettre à notre disposition pour le cultiver.

O cher Père! si je pouvais adresser une parole aux jeunes gens et aux Coopérateurs qui vous entourent en ce moment, que de choses je leur dirais! Pour l'amour du Ciel, je les conjure de ne pas laisser s'éteindre leur louable enthousiasme ni diminuer leurs secours, attendu que partout augmente démesurément le besoin d'ouvriers Evangéliques et la nécessité de secours spirituels et temporels extraordinaires. Je les prie de ne jamais oublier que tous, là-bas, peuvent puissamment nous aider; oui, pendant que nous nous sacrifions, nous en Amérique, sur le champ du travail, nos Amis d'Italie, de France et d'Espagne peuvent nous soutenir en priant, et plus encore en facilitant l'envoi d'autres Missionnaires, que nous implorons chaque jour, à genoux, et les yeux tournés vers l'Europe, d'où nous doivent venir ces secours.

O très-vénéré Père, imaginez-vous avec quel cœur nous prions en ce beau jour de fête, pour que Saint Jean obtienne de Dieu que vos fils se multiplient, que nos forces et notre ferveur redoublent, que nos généreux bienfaiteurs croissent en nombre, comme les étoiles du ciel, et surtout, pour qu'il nous conserve, de longues années encore, notre Vénéré Père, dont nous avons un si grand besoin, pour poursuivre, avec courage et un heureux succès, le cours de nos fatigues apostoliques.

Vénéré Père, voici à vos pieds tous vos fils tant aimés de l'Uruguay; bénissez-les tous, mais plus spécialement celui de tous qui en a le plus besoin.

Collège Pie, 18 mai 1881.

*Tout à vous en Jésus et Marie
Votre très-obligé et dévoué fils
LOUIS LASAGNA prêtre.*

LES SALÉSIENS DE L'URUGUAY

dans la seconde ville de la République.

TRÈS-CHER D. BONETTI,

Il est temps, je crois, de remplir la promesse que je vous ai faite, de vous donner quelques renseignements sur notre expédition à Paysandu, et sur la nouvelle maison, que nous avons fondée dans cette ville; d'autant plus que cette fondation a été accompagnée de circonstances telles, que nos chers Coopérateurs éprouveront le plus vif intérêt à en entendre le récit; ils toucheront du doigt la tendre sollicitude avec laquelle la Vierge Marie nous accompagne et nous protège dans les périls les plus graves et les plus inattendus.

Paysandu est une des villes les plus anciennes de la République Orientale, assise sur la rive gauche du grand fleuve Uruguay, avec un très-beau port de commerce, où arrivent les navires et les bateaux à vapeur, que l'Europe envoie pour y prendre les laines, les cuirs, les viandes salées et autres denrées du pays. De l'aveu de tous, après le port de Montévidéo, celui de Paysandu est le plus fréquenté et le plus prospère que possède l'Etat.

Malheureusement, on ne saurait parler aussi favorablement des conditions morales et religieuses de la ville et de la campagne environnante. Et comment pourrait-il en être autrement? Pour une population de plus de 25 mille habitants, il n'y a qu'une seule Paroisse, une seule église. Pour comble de malheur, le Pasteur s'en était allé, laissant son troupeau dans le plus déplorable état. Jamais aucune Congrégation religieuse n'y avait mis les pieds, ni ouvert aucune école, ou asile de bienfaisance. Toutes les écoles de garçons et de filles sont entre les mains de gens, qui professent, dans leur enseignement, le matérialisme le plus effronté. Dès lors, la corruption et l'immoralité, ne rencontrant aucun obstacle, débordent de tous côtés. Pauvre pays! pauvres âmes! Notre Evêque, Monseigneur Vera, dont le zèle est infatigable, voyant l'impossibilité de venir au secours de tant de ses ouailles, abandonnées à la voracité du loup infernal, en éprouvait une peine indicible. N'ayant pas de prêtres disponibles dans son diocèse, il s'était adressé à divers Ordres religieux, mais en vain. Cependant, la Semaine-Sainte et les solennités pascuales arrivaient à grands pas, et cette population infortunée était toujours sans prêtres. Monseigneur me fit appeler à Montévidéo, et me supplia instamment de faire cesser son martyre, en acceptant, nous Salésiens, la direction paroissiale de tant d'âmes délaissées, que nous pouvions encore remettre sur le bon chemin par la prédication, les écoles, les Oratoires des jours de fête, avec l'aide des Sœurs de Marie-Auxiliatrice, et tous ces autres moyens de propagande chrétienne, qui nous ont si bien réussi ailleurs. Que voulez-vous? Par une heureuse disposition de la divine Providence, je venais de recevoir, ce même jour, la

lettre de Dom Cagliero, m'annonçant que les nouveaux Missionnaires, si impatiemment attendus, allaient se mettre en route dans quelques jours ; je me prévalus donc de cette bonne nouvelle pour laisser quelque espérance à notre vénérable Evêque, me réservant toutefois d'en conférer avec mes confrères et surtout avec notre Supérieur, Dom Costamagna, avant de lui donner une réponse définitive.

De retour au Collège Pie, je réunis aussitôt nos bons confrères, je leur racontai le fait avec ses circonstances les plus émouvantes, et les priai de tenir bon contre les fatigues que nous avions à soutenir, comme ils l'avaient fait par le passé ; après quoi, je leur demandai s'ils croyaient de pouvoir renoncer généreusement, en faveur des nouvelles entreprises, aux secours qui allaient nous arriver d'Europe. Leur zèle pour les âmes, leur enthousiasme pour le développement et l'accroissement de la Pieuse Société Salésienne, leur désir ardent d'étendre partout le règne de Dieu, firent que tous, à l'unanimité, approuvèrent la nouvelle expédition. Après avoir pris l'avis et les ordres de notre Inspecteur, nous devions entreprendre, à nous seuls, cette expédition, sans demander aucun secours de personnes ou d'argent à nos chers confrères de la République argentine, déjà par trop surchargés de travail, vu leur petit nombre, et les œuvres multiples qu'ils ont entre les mains. Connaissant déjà par expérience le grand cœur et le zèle infatigable de Dom Costamagna, votre compatriote, vous n'éprouverez aucune surprise en apprenant qu'il envoya immédiatement son consentement et sa bénédiction à la nouvelle entreprise.

Dès ce moment, je me mis entre les mains de Monseigneur Vera, qui ne pouvait contenir la joie dont son cœur était inondé ; Sa Grandeur nous recommanda vivement de partir le plus tôt possible, avant que le bruit s'en répandît, et que le démon nous suscitât des obstacles et des résistances douloureuses. Monseigneur connaissait bien l'état des choses et des personnes. Même à nous, il nous semblait naturel que Satan dût frémir en voyant arriver des Missionnaires, décidés à lui disputer l'empire sur une population qu'il tenait déjà en sa puissance. C'est pourquoi, nous résolûmes de partir quatre jours après le temps de recevoir nos confrères d'Europe, qui devaient débarquer dans cet intervalle, et occuper ensuite le poste que nous laissions. Madame Claire Saint-Héber, qui nous tient lieu de mère, prépara en toute hâte notre petit trousseau, fit elle-même nos malles, nous remit l'argent du voyage, et le soir du 9 mars, Dom Jean Allavena, Dom Augustin Mazzarello, le Catechiste Jacques Ceva et moi, nous prîmes place sur le bateau *Cosmos*, dans le port de Montévidéo. Nous voguâmes toute la soirée et la nuit suivante sur les ondes tranquilles du Plata, et quand apparut l'aurore du dixième jour, le bateau jetait l'ancre en face de Buénos-Ayres, où l'on devait s'arrêter cinq heures. Nous descendîmes à terre, et là sur le quai, nous eûmes le plaisir d'apercevoir, debout et les bras tendus vers nous, notre cher Inspecteur, D. Cos-

tamagna, qui était accouru pour nous voir, afin de nous fortifier de son affection et de ses conseils, dans une entreprise que, par un secret pressentiment, nous prévoyions hérissée des plus graves difficultés. Après avoir célébré la sainte Messe dans l'église voisine des Pères Dominicains, dont le Supérieur, homme d'une grande éloquence, et d'une vie exemplaire, nous accueillit avec une bienveillance paternelle, nous nous hâtâmes de retourner à bord, accompagnés de notre Dom Costamagna, qui aurait bien voulu pouvoir partir avec nous, mais des affaires délicates et pressantes l'en empêchèrent. A dix heures du matin, par un temps calme et serein, le bateau leva l'ancre, et commença à remonter le fleuve, dont l'immense lit va toujours en se rétrécissant, jusqu'à ce que, laissant à gauche, l'une après l'autre, les nombreuses embouchures du majestueux Paraná, nous entrâmes dans les eaux du pittoresque Uruguay, aux rives gracieuses et verdoyantes, sur lesquelles s'élèvent, de distance en distance, les plus jolis villages. La nuit était arrivée, et laissant le bateau poursuivre sa marche rapide, heureusement poussé par le flux des eaux du Plata, nous regagnâmes nos cabines pour y prier et nous reposer. Deux fois encore, notre navire dut s'arrêter, durant la nuit, pour débarquer quelques voyageurs à Mercedes et à Fraybentos, mais l'arrêt ne fut, chaque fois que de quelques minutes. Le lendemain, de très-bonne heure, nous fûmes réveillés par le sifflet aigu de la machine ; notre premier mouvement fut de mettre la tête à la petite ouverture de notre cabine, pour voir où nous étions. Quel ne fut pas notre étonnement, lorsque nous vîmes se développer devant nous, le magnifique panorama qu'offre la ville de Paysandu, laquelle s'étend au loin pendant l'espace d'un bon kilomètre sur le flanc d'une délicieuse petite colline, dont le sommet est couronné par la nouvelle église paroissiale.

C'était le 11 mars, à cinq heures du matin, par une belle matinée d'été, que nous mîmes pied à terre ; personne ne nous attendait, aucun habitant de la ville ne connaissait notre arrivée, et nous nous trouvions par conséquent sans maison, sans un toit ami, sous lequel nous pussions nous retirer. Renfermés dans une voiture, nous courûmes droit à l'église, pour nous jeter dans les bras de Jésus, et implorer son appui pour la Mission si difficile que nous avions à remplir. Les sons inaccoutumés et répétés de la cloche, qui annonçaient la célébration de trois messes, le bruit qui se répandit bientôt de l'arrivée des nouveaux Prêtres, attirèrent à l'église une foule de curieux, qui nous regardaient étonnés, et sortaient ensuite avec précipitation, pour faire mille commentaires, plus fantastiques les uns que les autres, sur notre venue, sur notre Mission. Après avoir pris possession, et fait un peu d'inventaire du misérable mobilier de l'église, des rares et pauvres vases sacrés, du linge et des ornements qui se trouvaient dans un état lamentable, nous employâmes cette journée à la suivante à nous procurer un logement, à visiter les autorités civiles, et quelques familles recomman-

dables, pour lesquelles nous avons obtenu, de nos amis et de nos bienfaiteurs habitant la capitale, des lettres de recommandation. Nous fûmes généralement bien accueillis, et particulièrement du Commandant du Port, M. Jules Muro, dont les deux fils étaient autrefois dans notre Collège Pie à Colon. Ce Monsieur nous portait le plus grand intérêt, et il nous en donna une preuve non équivoque, dans une circonstance assez critique, comme nous le dirons bientôt.

Quelques journaux de la ville se mirent incontinent à répandre des nouvelles mensongères sur notre arrivée inattendue; nous appelèrent intrus, fanatiques, et excitèrent le peuple à se soulever contre nous. En effet, on commença à signer des pétitions à l'Evêque pour en obtenir notre rappel, et en moins de deux jours, on recueillit une centaine de signatures; mais tout ceci ne nous inquiétait guère. L'horizon se faisait sombre, d'un côté, mais nous avions mis toute notre confiance en S. Joseph, et pour le mettre tout à fait dans nos intérêts, nous avions décidé de faire une grande fête en son honneur, le déclarant, dès le commencement, Patron de cette infortunée population.

C'est pourquoi, le lendemain, jour de dimanche, nous nous mîmes à l'œuvre avec tout le zèle dont nous étions capables. Dom Allavena prêcha, de bon matin, à la première Messe, qui est plus spécialement fréquentée par un grand nombre de pauvres colons Italiens des environs; à dix heures, Dom Mazzarello chanta la Messe, à l'issue de laquelle je montai en chaire, à mon tour. Je leur annonçai, pour le samedi suivant, 19 mars, la grande fête de S. Joseph, précédée d'un *triduum* solennel de prédications et de bénédictions; je priai les parents d'envoyer les enfants à la doctrine chrétienne, deux fois la semaine, pendant ce peu de temps qui nous restait encore du carême; je leur expliquai le but de notre arrivée au milieu d'eux, le grand désir que nous avions de pourvoir avec un grand dévouement et une entière abnégation aux besoins spirituels de la ville et de la campagne; je terminai ensuite par quelques réflexions morales que les désordres auxquels je les savais livrés me suggérèrent. Le soir, eut lieu un chemin de croix solennel, après lequel j'adressai encore aux assistants quelques courtes paroles, mais avec plus d'énergie que le matin.

Ce zèle, déployé dès les premiers jours, nous gagna les cœurs des bons et des honnêtes, qui retirèrent aussitôt leur signature; mais il n'en irrita que plus les intolérants, ennemis de tout bien. Voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir par eux-mêmes, ils eurent recours à d'autres armes. La foule accourut nombreuse au *Triduum* solennel, mais plusieurs n'y étaient venus que pour épier les nouveaux Missionnaires, et leur tenue dans l'église était des plus inconvenantes. Dans nos prédications, nous nous gardâmes bien d'offenser et de provoquer qui que ce fût; toutes nos paroles étaient empreintes de la plus grande douceur et de la plus tendre mansuétude, mais que voulez-vous? Le dernier soir, après la bénédiction,

et juste au moment où le Saint Sacrement venait d'être renfermé dans le tabernacle, un tumulte indescriptible éclata dans l'église même et les cris : *A bas! à mort!* commencèrent à se faire entendre. La foule se rassembla sur la place où elle donna le spectacle, peu rassurant pour nous, d'une tempête de sifflets, de hurlements, de menaces de tout genre, le spectacle en un mot d'un tapage infernal. Comme nous devions passer sur la place, où la multitude continuait de hurler et de s'agiter, pour nous rendre à notre modeste habitation, nous jugeâmes prudent de rester dans l'église, prosternés au pied de l'autel, nous disposant à faire le sacrifice de la vie, si le Seigneur en avait ainsi décidé. Mais Dieu se contenta de notre soumission à son divin vouloir; car la force publique ne tarda pas à intervenir, et la troupe des séditeux fut aussitôt dispersée. Ce prompt et heureux dénouement, doit être attribué à notre cher ami M. Jules Muro, lequel, pendant ces jours, ne cessa un seul instant de veiller sur nous, de nous défendre dans les réunions et dans les familles, usant du crédit qu'il pouvait avoir près du Gouverneur de la ville, pour en obtenir qu'il nous protégeât contre les outrages et les violences des insensés.

Comme si rien ne fût arrivé, le lendemain, nous célébrâmes avec toute la solennité annoncée et promise, la fête du grand Patriarche S. Joseph, et chacun peut aisément s'imaginer avec quels transports de reconnaissance pour notre glorieux protecteur qui nous avait sauvés d'un si grand péril! Dans le but de relever un peu l'éclat de nos cérémonies, nous télégraphiâmes à Montévidéo, pour qu'on nous envoyât un magnifique *harmonium* et, à notre grande joie, cet instrument arriva précisément au jour fixé. D. Allavena fit un panegyrique qui plut à tout le monde; la Messe, célébrée avec diacre et sous-diacre, chose à peu près nouvelle pour la population, l'intéressa au plus haut degré; de sorte que cette journée fut pleine de consolations, surtout si l'on tient compte des quarante Communions environ, qui eurent lieu le matin; spectacle qui ne s'était encore jamais vu dans ce pays, si ce n'est à l'occasion de quelque mission extraordinaire. Le lendemain était un dimanche; nous fîmes comme à l'ordinaire nos fonctions et nos prédications, qui étaient de plus en plus suivies. Bientôt la ville reprit son calme, et qui plus est, une grande partie des habitants en vint jusqu'à montrer sa satisfaction de notre venue au milieu d'eux.

C'est pourquoi, voyant toute chose en bonne voie, et tout danger de trouble écarté, je jugeai à propos de retourner à Villa Colon. Après avoir pris congé de quelques bienfaiteurs, je descendis au Port, accompagné de mes confrères. Monsieur le Commandant voulut me transporter lui-même avec ses soldats à bord du *Cosmos*, se servant, pour effectuer ce transport, de la barque officielle, où flottait la bannière nationale. Arrivé à bord, j'embrassai tendrement mes confrères, et à peine le sifflet de la machine se fut-il fait entendre, que je partis, suivant encore des yeux et saluant de loin, avec la main et le mouchoir blanc,

ceux qui, de la rive, m'envoyaient leurs souhaits et leurs saluts. Peu à peu le Port, la rive, la cité, les tours de l'église disparurent derrière les collines, et, triste et ému, je descendis dans ma cabine, sentant le besoin de prier pour les Salésiens que je laissais derrière moi, et pour cette population que Dieu avait confiée à nos soins.

Les nouvelles que nous recevons de Paysandu sont toujours plus consolantes. Les enfants, attirés par les bonnes manières et les petits présents, accourent en grand nombre aux catéchismes. Les fonctions de la Semaine-Sainte ont été splendides, et la foule qui y est accourue des campagnes, immense. Plusieurs, qui n'avaient pas fait leurs Pâques depuis un certain nombre d'années, les ont faites cette année-ci. La tranquillité des nôtres paraît maintenant assurée, à en juger par les sympathies qu'ils trouvent aujourd'hui dans la population, et par l'amitié du Gouverneur de la ville, homme essentiellement courtois, et autrefois notre voisin à Villa Colon.

Mais ce qui mériterait surtout d'être raconté au long, ce sont les fatigues et les curieuses aventures de la Mission dans les campagnes. Il y a déjà plus d'un mois que Dom Allavena, suivi du Catéchiste Ceva, et traînant après lui l'autel *portatif*, parcourt à cheval les divers points de sa paroisse, plus étendue que tout l'archidiocèse de Turin, baptisant, bénissant les mariages, prêchant et évangélisant les habitants des campagnes, répandus çà et là, à de grandes distances, occupés à la garde des troupeaux, vivant dans de misérables cabanes, formées de boue et de paille, à l'instar de celles des sauvages, sans voir jamais le visage d'un ministre de Dieu, sans églises, sans Sacraments. Qui peut dire les désagréments, les privations, les fatigues du pauvre Missionnaire qui s'en va à l'aventure, cherchant les brebis perdues dans le fond de ces vallées, pour les reconduire au bercail du Seigneur ?

Mais je m'aperçois que si je poursuivais ce thème, ma lettre ne finirait plus ; c'est pourquoi j'attendrai une autre occasion pour vous écrire plus à mon aise. En attendant, je vous recommande, ainsi qu'à tous les Coopérateurs de prier beaucoup pour les pauvres Missionnaires d'Amérique, pour obtenir du Ciel la conservation de leur santé, et l'accroissement de leur zèle, dont ils ont un si grand besoin.

Vous aurez remarqué, M. Dom Bonetti, que ma lettre manque de date. La raison en est que je l'ai commencée à Montévidéo, continuée à bord de l'*Umberto I*, et finie à Marseille, où je me trouve actuellement. Comme vous le savez déjà, je retourne à Turin pour revoir notre vénéré Dom Bosco et lui rendre compte de nos travaux ; je retourne au milieu de vous pour me concerter avec lui sur les moyens à prendre pour former, sur une plus vaste échelle, d'autres entreprises et d'autres Missions, qui doivent tourner à l'immense avantage des âmes et de la Religion ; je reviens encore sous le toit paternel pour rétablir ma santé un peu usée. Permettez-moi donc de me servir du *Bulletin*, pour envoyer de ma part un tendre et affectueux salut à tous nos chers

Confrères et Coopérateurs, et de la part de tous les Salésiens d'Amérique. Pendant mon court séjour en Europe, je voudrais bien les voir tous, mais la chose ne me sera guère possible. Si j'en ai le temps, je vous donnerai de vive voix, des nouvelles du pays d'où je viens, et ensuite je vous prierai tous, à mains jointes, de vouloir bien nous aider à soutenir une œuvre, dont les fruits abondants et si consolants qu'elle a produits, nous font espérer d'en recueillir encore de meilleurs.

Je vous salue de tout cœur, et dans l'espérance de vous embrasser bientôt, je me dis

Date de Marseille, 27 juin 1881.

Votre très-affectionné Confrère
LOUIS LASAGNA Prêtre.

DOUCES PLAINTES D'UN ÉVÊQUE.

En 1877, Monseigneur Pierre Lacerda, Evêque de Rio-Janeiro, capitale de l'empire du Brésil, en passant à Turin, s'arrêta quelques jours dans notre Oratoire. A cette occasion, il fit les plus vives instances pour avoir, dans son immense diocèse, une maison de Salésiens ; et nous, qui voudrions porter nos faibles secours partout où le besoin les reclame, nous lui donnâmes l'espérance que ses désirs seraient bientôt réalisés. Mais la nécessité de maintenir de nombreuses maisons, ouvertes dans les deux républiques voisines ; la mort qui, de sa faux inexorable, vint nous enlever plusieurs membres des plus utiles ; de plus, les fièvres jaunes qui, dans ces dernières années, faisaient de nombreuses victimes sur les plages brésiliennes, nous empêchèrent de faire droit aux pressantes sollicitations du pieux Prélat. Ce retard nous valut de sa part, une lettre pleine de doux reproches, que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'ils sachent bien, à n'en pouvoir douter, dans quel déplorable état vivent tant d'âmes en Amérique, et comme il est conforme à la raison et à la piété chrétienne d'aller à leur secours. Ce que nous nous proposons de faire, nous le dirons plus loin.

Rio-Janeiro, 13 avril 1881.

BIEN CHER M. D. BOSCO,

Dès l'année 1877 jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant un long espace d'environ quatre ans, j'ai attendu les Salésiens, demandés, promis, mais venus, jamais. Oui, je le crois, je le vois même, l'arrivée de quatre coadjuteurs et un prêtre de la Congrégation de D. Bosco est impossible, parce que les circonstances d'Italie le veulent ainsi. Quelques-uns sont allés à Rome par ordre de Pie IX et de Léon XIII, beaucoup d'autres, formant le personnel de trois expéditions différentes, dont une toute récente, sont partis pour la Patagonie, d'autres ont été envoyés en France et ailleurs ; donc les sujets manquent, et dès lors, il ne s'en trouve

plus pour venir, dans le Brésil, occuper la pauvre maison de Jurujuba. Patience ! Mais la patience se lasse après quatre ans. Et comme la chose est impossible, et *ad impossibilia nemo tenetur*, que ce serait même une sottise d'attendre une chose impossible, qui se fait chaque jour plus impossible, terminons l'affaire.

Je vous remercie bien sincèrement de l'empressement avec lequel vous avez prononcé le *oui* attendu depuis si longtemps ; je vous remercie de votre bonne volonté et de vos Salésiens ; je vous remercie de votre si grand désir de faire beaucoup de bien dans mon diocèse. Mais Dieu ne le veut pas... et moi, je ne le mérite pas... Que faire ? Baisser la tête et dire : Que la volonté du Seigneur soit faite, comme aussi celle de Dom Bosco, et plus encore celle des circonstances.

Hélas ! Que de bien ne ferait-on pas ici ? et combien j'ai perdu par la mort de ceux qui étaient disposés à me venir en aide dans la fondation de cet établissement si avantageux d'arts et métiers, que devaient diriger les Salésiens ! Chaque fois que le journal religieux de Rio-Janeiro donnait quelques nouvelles de Dom Bosco et des siens (et il l'a fait souvent) on me demandait aussitôt : et quand viendront les Salésiens que nous attendons et qu'on nous a promis ? Hélas ! Autant d'espérances de rêveur... *Consummatum est...* Je n'aurai plus les Salésiens, et je ne les attends même plus ! Il est pareillement inutile de les demander au Pape, comme on me l'avait conseillé, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire dans une longue lettre.

L'année dernière j'avais l'intention de retourner en Italie et à Turin, pour parler avec vous de cette arrivée de vos Salésiens et les emmener avec moi, mais j'ai dû au contraire faire ma visite pastorale, qui m'a pris dix mois, pour visiter seulement six des paroisses les plus éloignées et les plus abandonnées... Oh ! quel travail... Pour la première fois j'ai vu quelques sauvages... Et cette année-ci encore il me semble bien difficile, pour ne pas dire impossible d'effectuer mon voyage à Turin.

Adieu donc, mes bien-aimés Salésiens ! *Mes ?...* C'a été un songe, un éclair d'espérance, disparu, évanoui dans l'immense intervalle de quatre ans. J'ai encore présents à la mémoire ces vers qu'on me récitait, en 1877, dans le réfectoire de Turin, et dont voici le sens :

« Pourquoi ton regard soucieux se porte-t-il sur cette troupe choisie de Lévités ? Est-ce à la rivière de ton Janeiro que, dans ton cœur oppressé, tu penses et après laquelle tu soupîres ? »

On parlait ensuite de Jean, qui aide Pierre à gouverner sa barque, et l'on concluait :

« Jean, pour toi, apprête sa barque...

(Et quatre ans n'ont pas suffi pour l'apprêter).

Enfin, les derniers vers exprimaient ces sentiments :

« Dom Bosco te dit : tu es Pasteur...

Pour moi, dans ton cœur brûle une flamme de père, et déjà mes fils sont les tiens. »

O espérances, dont j'attends encore la réalisation ! Les fils de Dom Bosco ne seront donc pas

mes fils ? Tant mieux, non pas pour moi, mais pour eux... Ce serait une espèce de miracle, *cum natura duos non det habere patres*.

Hélas ! quel père j'aurais été ! Pauvre avec deux millions de fils, sans grandes ressources, et gémissant sous le poids d'innombrables difficultés de tout genre, avec 130 prêtres morts pendant mon administration, et seulement 12 nouveaux, ordonnés par moi depuis 12 ans d'épiscopat ! Il est vrai que j'ai vu des prodiges et des miracles de miséricorde divine vraiment surprenants, mais combien de choses qui manquent encore et des plus nécessaires ! Et les vocations font défaut. Dans le grand Séminaire, on compte à peine trois élèves en théologie, et dans le petit 70, mais où sont les vocations ?... Donc... *tes fils ne seront pas mes fils*. — Non, je ne dois pas me bercer d'une vaine espérance. Les raisons pour lesquelles les Salésiens ne viendront jamais à Rio-Janeiro sont trop claires. Et pourtant, combien de fois ils ont passé devant ce port pour aller au Rio de la Plata ! Que dirai-je maintenant ? Comme des Salésiens c'en est fait, *actum est*, je dois penser à autres choses, et particulièrement aux affaires de conscience.

Je ne puis plus retarder la location tant désirée de quelques-uns, de la maison qui devait être le premier asile des Salésiens. Comme la maison appartient au Séminaire, je me ferais un scrupule d'attendre encore les Salésiens, et par suite de laisser le Séminaire sans revenu.

Mais voici une pensée qui m'arrive, et c'est le dernier *ultimatum* décisif.

Si par un miracle inattendu (oh ! *utinam, utinam !*) l'impossible devenait possible ; et que trois ou quatre Salésiens (voyez comme mon désir et ma demande sont modestes) avec un prêtre pussent venir, vous auriez la bonté de m'expédier sans retard un télégramme portant ces seules paroles : *Juin iront cinq*. Mais il ne faut pas manquer d'envoyer de suite le télégramme, afin que je sache ce que j'ai à faire et que je puisse préparer tout en conséquence, et aussi parce que je dois penser à la visite de cette année-ci, bien que je n'en sois revenu que, depuis peu de temps. Dans un mois le télégramme peut-être ici, c'est-à-dire vers la moitié de mai. Ensuite, après l'envoi du télégramme, vous me ferez écrire une longue lettre. Pour le paiement de la dépêche, ainsi que des volumes de Scavini que j'ai reçus et de tout le reste, vous voudrez bien vous rembourser avec la somme que j'ai laissée entre vos mains. Si les Salésiens ne pouvaient pas venir, il serait inutile de m'adresser un télégramme.

Pardonnez-moi mon pauvre italien ; il y a bien longtemps que je ne l'écris plus, et maintenant il me manque le temps et la patience pour l'étudier.

Autres nouvelles. — M. le Chanoine Viana, qui m'accompagna à Turin, est mort le premier janvier de cette année, après deux mois de souffrances. L'autre prêtre maladif, nommé Telle, va tout à fait bien ; je voudrais que vous pussiez le voir travailler avec moi dans la visite pastorale, il est infatigable. Je vous serai bien obligé de

prier et de faire prier pour M. Viana, pour moi et pour l'arrivée des Salésiens à Rio-Janciro.

Ah ! cher Dom Bosco, comme il en coûte à mon cœur de donner un dernier adieu à mes espérances de quatre ans ! En paradis, j'aurai le plaisir de vivre avec Dom Bosco et ses Salésiens. Là, ils auront tous un seul et même Père, Dieu ; et l'on n'entendra plus dire *mes fils et tes fils*, mais tous fils d'un même père vu, aimé, possédé pour toujours. Oh ! puisse-t-il en être ainsi ! c'est ce que j'attends de la miséricorde de J. C. et de Marie Auxiliatrice.

Adieu, au revoir dans le Ciel.

Votre très-obligé et très-affectionné

† PIERRE Evêque de Rio de Janeiro au Brésil.

Qui aurait le courage de rejeter une pareille demande et de telles prières ? C'est pourquoi, bien que nous prévoyions, pour la fondation de ce nouvel établissement, de grandes difficultés, toutefois, après avoir lu et relu cette lettre, nous ne nous sentons plus la force de donner un refus au Prêlat brésilien. Dès lors, nous devons nous imposer d'énormes sacrifices ; mais confiant en Dieu et dans la charité des fidèles, nous ferons en sorte que le zélé Monseigneur Lacerda puisse dire, dans les premiers mois de l'année scolaire qui va s'ouvrir : enfin, *tes fils* sont aussi *mes fils*.

LES FILS AINÉS AUTOUR DU PÈRE.

A l'occasion de la fête de S. Jean-Baptiste, les premiers jeunes gens de l'Oratoire de Saint François de Sales, devenus aujourd'hui des hommes, et des hommes de sens, que nous appelons à bon droit, les aînés, rivalisèrent entr'eux, cette année-ci, pour célébrer le mieux possible, la fête de Dom Bosco, leur commun père et ami. Ce jour-là, une délégation alla lui offrir, au nom de tous, le tribut de la reconnaissance et de l'amour filial. Le Docteur en Théologie, M. l'Abbé Georges Novara lut un discours, riche de telles pensées et de telles expressions, que les unes et les autres ne pouvaient avoir leurs racines que dans une âme aussi délicate que courtoise. Aux paroles vinrent s'ajouter les faits, aux fleurs les fruits, et de beaux présents montrèrent à Dom Bosco que l'affection de ses aînés est toujours vraie et sincère.

Dans cette heureuse occasion, après leur avoir adressé quelques paroles bien affectueuses, il invita à sa table, et représentants et représentés ; mais comme il n'était pas possible que la chose pût avoir lieu ce même jour, on fixa deux autres jours, pour donner à chacun la facilité de se rendre à l'invitation, le dimanche 31 juillet pour les artisans et les employés, et le lundi premier août pour les Prêtres. Ce furent deux jours de sainte allégresse, et pour les personnes venues de diverses villes du Piémont, de la Lombardie, de la Ligurie, et surtout pour Dom Bosco, qui regarde comme l'un des moments les plus précieux de sa vie, celui où il lui a été donné de

revoir, hommes faits, citoyens honorables, artistes sages, gradués et employés, comme aussi Prêtres zélés, Curés distingués, ces mêmes jeunes gens de dix ou quinze ans qui, il y a 20, 30 et 40 ans, formaient l'objet de sa sollicitude et les délices de son cœur.

Après le repas, la musique instrumentale de l'Oratoire, par ses mélodieux accords, vint encore donner un plus grand entraî à la fête de famille. Dans les intervalles de repos, avait lieu la lecture des discours ; et comme la prose ne suffisait pas pour exprimer tout ce qu'on sentait dans le cœur, on recourut à la poésie plus expressive. Ceux, entr'autres, qui eurent recours à ce moyen, furent le célèbre ingénieur M. Pierre Morino et Charles Gastini, toujours plaisant et affectueux ; tous deux interprétèrent fidèlement les sentiments de tous.

Nous regrettons en vérité que l'espace ne nous permette pas de rapporter *in extenso* les paroles pleines de cœur, que Dom Bosco adressa à ses fils aînés dans les trois circonstances que nous venons d'indiquer, Nous dirons seulement, et le plus brièvement possible qu'il manifesta un grand contentement de les voir tous se réunir autour de lui, au moins une fois par an ; son désir serait que l'éloignement ne fût pas un empêchement à un grand nombre d'autres pour intervenir à cette démonstration et à cette agape, à laquelle du reste tous ont pris part avec le cœur. Il les remercia des cadeaux qu'ils lui avaient faits, des louanges et des éloges qu'ils lui avaient décernés, les regardant comme de pieuses exagérations qui servent à démontrer comme l'amour lorsqu'il est grand comme le leur, voit tout en beau ; le positif ne lui suffisant plus, il a recours au comparatif et même au superlatif. Répondant ensuite à un passage du magnifique discours lu par M. l'Abbé Novara, passage où l'orateur faisait allusion à un journal mensonger qui, peu de temps avant, accusait d'ignorance les jeunes gens de l'Oratoire, Dom Bosco dit : — Il y a quelques années, une personne, que je m'abstiens de nommer, écrivit à Rome, accusant les Salésiens du même grief. Alors que fit-on ? Une chose bien simple : on prit en main le registre, et avec documents authentiques et officiels, on fit constater que, sur 200 membres appartenant à l'Institut, 180, après de sévères examens subis au séminaire, à l'Université de Turin, dans les Lycées et les Collèges de l'Etat, avaient obtenu leur diplôme, soit en théologie, soit en philosophie ou en belles lettres, les autres leur brevet d'instituteur ou de professeur. A peine cette réponse, corroborée des documents dont nous avons parlé, fut-elle parvenue à Rome, qu'on adressa de vives remontrances à l'accusateur ; et celui-ci, savez-vous ce qu'il répondit ? Il répondit qu'on ne devait pas s'étonner que Dom Bosco comptât tant de lauréats, de professeurs et d'instituteurs, parce qu'il avait l'habitude de faire un choix parmi les jeunes gens ; s'attachant tous ceux qui lui paraissent doués de quelque intelligence, et laissant de côté tous les autres. Quelle contradiction ! et voyez comme cette contradiction prouve bien la

vérité de cette parole de l'Esprit Saint : *Mundus totus in maligno positus est* : le monde est livré tout entier à la méchanceté ; il ne se tairait pas quand même on le bâillonnerait. Du reste, ajouta ensuite Dom Bosco, je ne veux pas que mes fils soient des encyclopédies ; je ne veux pas que mes charpentiers, mes serruriers, mes cordonniers étudient pour être avocats ; ni que les typographes, les relieurs et les libraires fassent les philosophes ou les théologiens ; encore moins, que mes professeurs et mes instituteurs se livrent à l'étude de la politique, comme s'ils avaient à devenir un jour des ministres ou des ambassadeurs. Il me suffit que chacun sache bien ce qui le regarde. Quand un artisan possède les connaissances utiles et propres à bien exercer son art ; quand un professeur est fourni de la science qui lui convient pour bien instruire ses élèves ; quand un prêtre, après des examens préalables, est jugé apte à exercer le saint ministère, et qu'en effet il l'exerce au profit des âmes qui lui sont confiées, je dis alors qu'ils sont assez savants pour bien mériter de la Société et de la Religion, et qu'ils ont le droit d'être respectés comme les autres. Tâchons donc, continua Dom Bosco, d'être bien réglés dans notre conduite, sans nous inquiéter des méchantes langues ou des mauvaises plumes. Nous n'avons jusqu'ici que des motifs de nous réjouir. Sauf quelques uns qui, ou parce qu'ils ne nous connaissent pas, ou parce qu'ils sont agités de quelque malheureuse passion, tous en général voient notre œuvre de bon œil, et les bons et les méchants. Je dis les *méchants*, parce que ces derniers aussi ont un cœur, et ils éprouvent du plaisir à voir ou à entendre dire qu'il y a des personnes qui prennent soin des pauvres jeunes gens. Allons donc en avant, Dieu ne nous abandonnera pas. Voyez quel merveilleux changement, grâce au secours du Ciel ! Une pauvre maison qui ne se faisait remarquer que par les nombreuses lézardes qui la décoraient du haut en bas, est devenue depuis plusieurs années un établissement qui étonne par ses immenses proportions ; une chapelle, où l'Evêque ne pouvait se mettre la mitre sur la tête, a été transformée en un magnifique Sanctuaire dédié à Marie-Auxiliatrice ; cette Maison, cet Hospice qui, en 1863, était encore unique, est devenu aujourd'hui le centre de 130 Maisons et plus ; les quelques dizaines de jeunes gens, ensuite les 500, puis les 1000 qui fréquentaient avec vous cet Oratoire, sont maintenant 80.000, répandus dans les diverses parties de l'Italie, de la France, de l'Espagne, de l'Amérique et jusque dans la Patagonie, recevant cette même éducation, qui a fait de vous de bons chrétiens et des citoyens honorables. S'il en a été ainsi pour le passé, que n'avons-nous pas à espérer pour l'avenir ?

Dom Bosco termina son discours en recommandant aux laïques d'être toujours la fleur des honnêtes gens ; aux prêtres de se montrer le sel et la lumière des peuples ; et tous accueillirent ses paroles comme ils les accueillirent, dans leurs premières années, c'est-à-dire avec docilité et amour.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE XXIX.

Acquisition de la maison Pinardi — Visible trait de la Divine Providence — Destruction d'un cabaret — L'Oratoire maître de la place.

La location de toute la maison Pinardi, dont nous avons parlé plus haut, était sans doute, au point de vue matériel, une bien lourde charge, mais au point de vue moral, c'était un grand bénéfice. Ceux qui en avaient été licenciés, ne pouvaient demeurer en paix ; et — n'est-ce pas une honte, disaient-ils à tous ceux qui voulaient les entendre, qu'une maison, qui a été de tout temps un lieu de rendez-vous, de récréation et de plaisir, soit tombée entre les mains d'un Prêtre intolérant ? — Pour être plus exacts, ils auraient dû dire : *un lieu de débauche et de désordre* ; mais comme ils ne le disaient pas eux-mêmes, nous le disons nous, par amour de la vérité. Toutefois, pour rentrer en possession de ce site, au mépris de l'Oratoire, une personne offrit à Monsieur Pinardi un prix de location double de celui que payait Dom Bosco ; mais l'honnête homme ne voulut pas manquer à sa parole ; bien plus, en bon chrétien, trop heureux de voir sa maison servir à une œuvre sainte, il avait plusieurs fois manifesté le désir de la vendre, dans le cas où Dom Bosco voudrait l'acheter ; mais soit qu'il crût posséder un bijou, soit qu'il eût besoin d'argent, il ne demandait rien moins que quatre-vingt mille francs, tandis qu'au pis aller, elle n'en valait pas plus de vingt-cinq ou trente mille. A une demande aussi exorbitante, Dom Bosco répondait toujours qu'il lui était impossible de faire une telle dépense, et ne faisait pas même d'offre. Mais au commencement de 1851, Dieu fit bien voir qu'il est le maître des cœurs, et qu'il avait destiné ce lieu pour notre Oratoire.

C'était un après-midi d'un jour de fête. Les jeunes gens étaient déjà tous réunis dans la chapelle ; M. l'Abbé Borelli prêchait, et Dom Bosco se tenait sur la porte de la cour pour empêcher les rassemblements des jeunes gens, qui continuaient d'arriver, et par là, prévenir tout désordre. Dans ce même instant, M. Pinardi sort de sa maison ; il se présente à Dom Bosco, et d'un ton, moitié plaisant, moitié résolu — Ah ! ça, lui dit-il, il faut que Dom Bosco achète ma maison.

— Ah ! ça, répondit Dom Bosco, il faut que M. Pinardi veuille me la vendre pour le prix qu'elle vaut, et je l'achète sur le champ.

— Mais certainement, que je veux vous la vendre pour ce qu'elle vaut.

— Et combien ?

— Je vous l'ai déjà dit : quatre-vingt mille francs.

— Je ne puis vous faire aucune offre.

— Offrez toujours.

— Ça m'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un prix exagéré, et je ne veux pas offenser celui qui me le fait.

— Dites donc alors votre prix.

— Me promettez-vous de me la donner pour ce qu'elle vaut ?

— Je vous le promets, parole d'honneur.

— Donnez-moi une poignée de main, et je vous en fais mon offre.

— Donc, combien pensez-vous m'en donner ?

— Dernièrement, ajouta D. Bosco, je l'ai fait estimer par un de mes amis, qui est aussi le vôtre ; celui-ci m'assura que, dans l'état actuel, le prix de cette maison doit varier entre vingt-six et vingt-huit mille francs ; et moi, pour que ce soit une chose finie, je vous en offre trente mille francs.

— Vous régalez bien encore à ma femme une épingle de 500 fr. ?

— Je lui ferai encore ce cadeau.

— Vous me paierez comptant ?

— Je vous paierai comptant.

— Quand passerons-nous le contrat ?

— Quand il vous plaira.

— Demain en quinze, et en un seul paiement.

— Comme vous voudrez.

— Cent mille francs qui se dédit ?

— Va pour cent mille francs, dit Dom Bosco terminant ; et l'affaire fut conclue en cinq minutes.

— Mais où trouver trente mille francs et en peu de temps ? Dom Bosco et sa mère avaient déjà aliéné tout leur avoir, et il ne leur restait plus aucune ressource. Mais Dieu ne manque jamais de venir en aide à ceux qui le servent ; Il avait commencé l'œuvre, Il voulait l'achever. Voici un trait bien visible de sa divine Providence en faveur de notre Oratoire.

M. Pinardi venait de se retirer, quand le même jour, entre à l'Oratoire M. Dom Joseph Cafasso, un des plus grands amis, l'un des plus fermes soutiens de Dom Bosco, et notre bienfaiteur. Il avait une raison bien sérieuse pour que cet illustre ecclésiastique vint à nous un jour de dimanche, attendu qu'il était toujours très-occupé dans l'église de S. François d'Assise, dont il était directeur. Donc, il se présente à Dom Bosco, et lui dit : — Je suis venu vous apporter une nouvelle, qui vous fera plaisir. Une pieuse personne (la Comtesse Casazza Riccardi) m'a chargé de vous remettre dix mille francs, dont vous pourriez faire l'emploi que vous jugerez le plus utile pour procurer la gloire de Dieu. — *Deo gratias*, répondit Dom Bosco, c'est proprement le fromage de la macaronis ; — et il lui raconta que, venant de se faire acquéreur de la maison Pinardi, commençait à se mettre l'esprit à la torture pour trouver la somme convenue. Les deux prêtres ne purent moins faire que de voir, dans ce fait, le doigt de Dieu, et conçurent, dès lors, les plus grandes espérances.

Mais dix ne faisaient pas trente, et il fallait encore trouver encore vingt. Ici encore le Seigneur nous montra visiblement sa protection. Le lendemain, arriva à Turin un Père Rosminien. Il était porteur d'une somme de vingt mille francs, que

son Institut l'avait chargé de placer dans une banque ; comme il connaissait Dom Bosco, il se présenta tout d'abord à lui pour en obtenir les conseils et les informations, dont il avait besoin en semblable occurrence. C'est Dieu qui vous envoie, lui dit-il, et lui ayant raconté son embarras, il le pria de lui prêter cette somme qui lui était nécessaire pour passer son contrat. Le bon religieux n'hésita point à suivre ce sage conseil ; et de cette façon, en moins de 24 heures, la belle somme de trente mille francs se trouvait entre les mains de Dom Bosco. Il manquait bien encore trois mille francs pour les dépenses accessoires, mais ils furent ajoutés par M. Joseph Cotta banquier, qui en dressa l'instrument, le 19 février 1851.

Comme on le voit, notre D. Bosco, dans cette occasion, eut une nouvelle preuve de la Bonté divine en faveur de son Œuvre, et conçut, dès ce moment, cette grande confiance, acquit cette profonde conviction, que la Providence ne lui ferait jamais défaut à l'avenir. Et nous croyons que cette confiance illimitée, que cette conviction qui ne se sont jamais démenties, dans le cours de plus de 40 ans, ont été le mobile principal de la grande activité de Dom Bosco, que le monde taxe quelquefois d'audace et de témérité, mais à la vue du succès qui couronne toutes ses entreprises, il est contraint de l'appeler l'homme providentiel ; et il a raison.

Cette même année vit s'accomplir une autre œuvre non moins importante, toute à l'avantage de notre Oratoire, la destruction d'un cabaret dans la maison Bellezza, située à quelques pas de notre cour, laquelle n'en était séparée que par un petit mur. Le cabaret avait nom la *Jardinière*. Là se réunissaient les viveurs, les joueurs, les buveurs, et autres gens de la même espèce. Orgues de barbarie, fifres, clarinettes, guitares, violons, basses, contre-basses, et *omne genus musicorum* de place et de carrefour s'y succédaient sans interruption, durant le jour ; il n'était pas même rare qu'à certaines heures de l'après-midi, ils se trouvaient tous réunis ; alors ils gratifiaient les habitués de la *Jardinière* d'un de ces concerts capables d'étourdir tous les voisins, au point que la voix de nos chanteurs, dans la chapelle, en était couverte. Donc, d'un côté, les enfants du siècle, de l'autre, les enfants de lumière ; ici la cité du diable, là, la cité de Dieu. Notre Dom Bosco, pour effacer la mauvaise impression, que ces désordres pouvaient laisser, dans notre esprit, en prenait souvent occasion de nous rappeler ces paroles de l'Évangile : le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse ; mais ayez confiance, car votre tristesse se changera en joie : *Mundus gaudebit ; vos autem contristabimini ; sed tristitia vestra vertetur in gaudium*. Quelquefois, il allait sur le lieu même, et là, il priait tantôt celui-ci, tantôt celui-là, qu'il savait être l'un des chefs de la bande, de vouloir bien suspendre pour un moment leurs divertissements, au moins pendant le temps des offices, et il disait cela avec tant d'aménité et de douceur, que ces gens, habitués à ne rechercher que leur propre

satisfaction, l'écoutaient volontiers, et le plus souvent se rendaient à ses prières.

Mais il était nécessaire de faire cesser entièrement ce désordre, en détruisant la cause, et Dom Bosco s'y appliqua avec ardeur. Il chercha d'abord à acheter cette maison, mais la propriétaire n'ayant pas l'intention de la vendre, les démarches ne purent aboutir. Alors, il lui proposa de la prendre en location; mais la locataire qui y avait ouvert le cabaret, réclamait, de la maîtresse de maison, des dommages fabuleux, et par suite une indemnité exorbitante. S'en remettant complètement à la Providence, selon son habitude, et à la charité des bienfaiteurs, D. Bosco ne se laissa pas arrêter par la grande difficulté d'une nouvelle dépense; que fit-il? Il s'engagea à relever toute la maison, qu'il prit en location, acheta tout le matériel des chambres, de la cave, de la cuisine et ainsi du reste. En payant le tout à un prix élevé, il devint l'arbitre du local, auquel il donna immédiatement une tout autre destination, la louant à des personnes tranquilles et de conscience timorée.

De cette façon, le second boulevard, que le démon avait élevé tout près de nous, fut renversé; la source impure d'iniquités, qui coulait dans ces environs, fut desséchée, et notre Oratoire resta maître du camp ennemi. Aujourd'hui, dans ces mêmes lieux, où le Seigneur reçut de si graves offenses, dans le passé, s'élèvent deux églises, celle de S. François de Sales et celle de Marie Auxiliatrice, et de ces deux églises s'élancent chaque jour vers le Ciel des prières et des chants de gloire.

LA PATAGONIE

et les terres australes du Continent américain

CHAPITRE VI.

Fin du Chapitre précédent.

La prospérité de Carmen, qui était arrivée à son apogée, par suite du nombreux concours des corsaires et des étrangers, devait nécessairement diminuer, lorsque ceux-ci viendraient à manquer.

En effet, à peine la paix du 3 octobre 1828, fut-elle conclue entre le Brésil et Buenos-Ayres, que la colonie recommença à baisser, et qu'une nouvelle ère de calamité et de ruine s'ouvrit pour elle. Les indigènes reprirent le cours de leurs dévastations, et la terreur qu'ils répandirent longtemps sur les deux rives du Rio Negro fut telle, qu'un grand nombre des habitants de Carmen alla chercher, dans les environs de Buénos Ayres, la tranquillité dont ils ne pouvaient plus jouir dans le voisinage des Incas et des Patagons. Vers 1810, cet établissement, qui avait subi tant d'alternatives de prospérité et d'adversité, se trouvait dans les circonstances les plus critiques. On peut même prévoir le jour, où cette colonie sera totalement ruinée, si le Gouvernement de Buénos-Ayres ne

se hâte d'y pourvoir dans les limites du possible, car même de nos jours, Carmen s'en va perdant chaque jour ce peu de prospérité, qu'elle avait encore conservée, et bientôt son commerce sera tout à fait nul.

Si Carmen vient à déchoir complètement de son importance, dit M. La Croix, les sauvages de la Patagonie, n'ayant plus rien à craindre du contact des étrangers, s'établiront insolemment dans la demeure de l'homme civilisé, et suspendront aux murs des maisons des citoyens, le harnais de leurs chevaux. La destruction de la colonie de Carmen sera une perte bien sentie de navigateurs et des commerçants de Buénos-Ayres; elle rendra de plus très-difficile tout autre établissement dans ces régions.

Seulement les mesures que l'auteur cité conseille de prendre pour le maintien de la colonie de Carmen, et le développement commercial de la République Argentine, outre qu'il est dangereux et impossible de les employer sans effusion de sang, et sans recourir à cette même terreur que les sauvages cherchent à inspirer aux habitants de leurs régions, ces mesures ne pourraient tout au plus que maintenir un point commercial d'une importance fort limitée. De plus, elles auraient l'inconvénient d'obliger à rester constamment sous les armes, au milieu de mille dangers et de mille fatigues. Mais pour celui qui considère la cause de l'humanité, qui se met au-dessus de ces mesquines idées de race, de pays, de nation, et qui reconnaît à tout homme, à tout famille, à tout peuple, un droit naturel, inextinguible à la justice, à la félicité dont la créature humaine est avide, le résultat des moyens sanguinaires peut-être tout autre que satisfaisant. L'emploi de ces moyens laisserait toute une race d'êtres raisonnables comme nous, exclue pour jamais de la société de leurs semblables, avec lesquels ils n'auraient d'autres relations que celle de la haine et d'une perpétuelle inimitié. Cependant, ces sauvages qui, au jugement de certains individus, ne seraient que des ennemis dangereux que l'on doit combattre, des bêtes cruelles qu'il faut dompter ou détruire, des êtres incompatibles avec la civilisation moderne, qu'il faut repousser dans les gorges rocheuses des Cordillères ou vers les glaces éternelles de la mer polaire; aux yeux du Sauveur, si bon et si miséricordieux, ces sauvages sont des âmes précieuses, auxquelles l'adjonction dans laquelle ils vivent, a peut-être mérité de changer d'état. Il n'est pas douteux qu'ils sont susceptibles d'une résurrection morale et d'une sainte aspiration à cet avenir heureux, que le Seigneur des peuples réserve à ses vrais adorateurs.

L'heure de cette bienheureuse résurrection semble enfin être arrivée, et nous avons tout lieu de croire que Celui qui règle tout avec poids et mesure, suavité et force, appelle aujourd'hui ces peuples à jouir du bienfait de la régénération civile et religieuse. En effet, pendant ces jours de miséricorde, on remarque, dans ces sauvages, une inclination mystérieuse, mais forte et expansive à se mettre en rapports d'amitié avec les ministres du Dieu vivant; une docilité consolante

écouter la parole du salut, et un vif désir d'entrer dans le bercail de Jésus-Christ.

Le lieu qui nous semble le plus favorable, non seulement pour commencer, mais encore pour rendre vive et efficace l'œuvre de la mission, dans ces régions désolées et immenses de la Patagonie, est précisément le village de Carmen, où les Patagons ont encore conservé quelques traces de commerce, et qui, pour cette raison, peut servir comme de trait d'union entre le monde civilisé et les derniers restes de la barbarie humaine. Les Salésiens arrivés là, au commencement de l'année 1880, confiants dans la Toute-Puissance de Dieu, dans l'intercession de Marie-Auxiliaire, encouragés par les prières des bons et aidés par les aumônes des Coopérateurs, après de longues fatigues et des tentatives plusieurs fois renouvelées, ont réussi à fonder deux écoles, l'une pour les garçons, et l'autre, dirigée par les Sœurs de Marie-Auxiliaire, pour les jeunes filles. Bientôt s'élèveront deux hospices de charité pour les fils et les filles des Indigènes, et ainsi se fera plus grande notre espérance de pouvoir, comme le disait Pie IX, civiliser et sauver la Patagonie par le moyen des Patagons eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

De Carmen aux Cordillères.

Entre des collines d'une luxuriante végétation et de riantes prairies ; au milieu de vallées couvertes d'arbres et de buissons fleuris, coulent calmes et tranquilles les eaux du Río Negro, en s'approchant de l'Atlantique, d'où les bateaux argentins remontent le fleuve jusqu'à Carmen, qui n'est séparé que de six lieues environ de son embouchure. De ce village situé en un lieu pittoresque et bien défendu, sur la rive gauche, et de Mercedes colonie tout à fait moderne, qui lui fait face sur la rive droite ; en remontant vers l'Occident, on aperçoit ses rives hérissées et surmontées de roches privées de toute végétation ; mais généralement, la nature se montre encore vivace et puissante, et donne à cette vallée des tintes si gracieuses, que le plus riche printemps de nos pays ne sauraient en produire de plus belles.

En s'avancant encore plus vers la grande chaîne des Andes, on rencontre la première colonie, appelée Garde-Mître, puis celle de Conesa, qui sont de petites forteresses élevées depuis peu d'années par les Argentins pour tenir en respect les Indigènes, protéger les explorateurs contre le Río et empêcher, autant qu'il est possible, que les sauvages ne s'avancent de l'autre côté du fleuve. Ce sont les seuls pays avancés, qu'on rencontre tout à fait au milieu des sauvages.

Un peu plus loin, on trouve l'île de Choele-Choel au milieu du fleuve, occupée par une tribu sauvage, dont le Cachique demanda jadis des Missionnaires pour l'instruire dans la foi catholique. Tournant ensuite vers le midi, en suivant le fleuve Limay, les rives deviennent plus montagneuses, plus âpres, et par là même acquièrent un aspect plus majestueux, et un caractère de magnificence

vraiment remarquable, au point que, dans certains endroits, la grandeur du spectacle en fait oublier la monotonie ; dans d'autres, la variété inépuisable de la nature diminue l'impression d'horreur, que font naître les sinuosités de ces roches et de ces gorges escarpées. De temps en temps, les rives s'élèvent perpendiculairement comme autant de murailles bizarrement entrecoupées, ayant leur sommet dentelé, en forme de créneaux, inégaux et pointus comme des baionnettes. De sombres forêts obscurcissent le flanc des montagnes, rendu plus obscur encore par l'épaisse chevelure des arbres séculaires, dont les racines déterrées à moitié se tordent sur le sol, comme autant de serpents foudroyés et rendus immobiles dans le paroxysme de leurs contorsions.

Ces montagnes, ces roches, ces bois ont quelquefois leur image reproduite dans l'eau obscure et profonde des lacs étroits et resserrés qui viennent compléter ce tableau, et retentissent journellement du bruit des ondes qui, en sortant avec violence des entrailles de ces rochers à l'aspect sévère, se précipitent avec une rapidité vertigineuse et bruyante. Comme si elles étaient avides de liberté et désireuses de se former un lit plus large et plus étendu, elles s'en vont bondissant de roc en roc, échevelées, écumeuses, indomptables.

Sur la crête de ces roches, dans l'obscurité de ces bois, sur les rives de ces eaux tourmentées, vous voyez d'un côté l'agile cerf du Chili, l'orgueilleux *guanaco*, le rusé renard patagon et le chat de montagne, au pélagé tigré, aller à la recherche de quelque proie ; de l'autre l'Araucanien batailleur et chasseur, qui les reconnaît à une grande distance ; il s'en approche avec précaution et décoche une de ses flèches légères qui, en sifflant, va infailliblement se planter dans le corps de l'un d'eux ; ou bien armé d'une fronde qu'il manie d'une main sûre, il lance une pierre, laquelle, sans s'écarter d'une ligne, va frapper l'animal qu'il a en vue.

Sur les arbres, dans les haies, sur les buissons, partout où il y a une feuille ou un brin d'herbe, vous êtes agréablement réjouis par les gazouillements, les sifflets, les chants aux modulations, variées à l'infini, que font entendre au milieu de leurs ébats, des perroquets de toutes couleurs et de toute espèce, comme aussi une multitude d'autres oiseaux, qui semblent avoir pour but de détourner l'esprit des sombres méditations qu'inspirent ces plages austères, par leur joie et la capricieuse variété de leur ramage. Toutefois ce n'est que sur quelques buissons plus particulièrement chers aux musiciens naturels de ces pays, qu'on peut entendre et jouir de ces gracieuses harmonies, car partout ailleurs règne un silence, un calme, une immobilité, qui ne seraient pas sans danger pour l'imagination, laquelle croirait voir à chaque pas quelque bête féroce inconnue, ou une troupe de sauvages cruels, voire même quelque profond abîme s'ouvrant inopinément devant soi.

Après l'île de Choele-Choel, on ne rencontre plus aucun vestige de créature humaine, à l'exception peut-être de quelques huttes silencieuses,

qui attestent par leur misérable état et leur aspect repoussant, la pauvreté de leurs habitants, et le manque absolu de tout principe chrétien. Et pourtant, quelle joie n'éprouverait-on pas, si au milieu de ces anciennes solitudes, on pouvait apercevoir sur la cime de quelque colline élevée, ou sur le flanc de quelque montagne, ou encore dans quelque île du lac, une petite chapelle dédiée à Marie? Comme cette vue ferait du bien à l'âme! Ne semble-t-il pas que l'horreur de ces lieux disparaîtrait pour faire place à un sentiment de consolation et de bonheur? car le cœur, soulevé de la créature au Créateur, a besoin de quelque chose, qui puisse satisfaire non pas seulement sa curiosité, mais encore et surtout sa foi et sa piété. Hélas! dans certaines saisons de l'année, un spectacle, autrement plus désolant que l'aspect horrible de la nature, est celui que donnent les tribus nomades qui, de temps en temps passent le fleuve.

L'homme, fils de Dieu, qui a reçu de Lui comme un reflet de sa grandeur, de sa puissance, de sa majesté, se dégrade ensuite au point de renier, pour ainsi dire, l'image de la divinité. En effet, ces peuples, outre qu'ils sont sauvages et antropophages, ont encore l'habitude de se livrer à une ivresse voisine de la démence, qui les dénature, les abrutit, en fait des monstres incompréhensibles d'opprobre et d'épouvante. Ils boivent sans modération les liqueurs, qu'ils ont pu ou acheter, ou enlever à l'étranger civilisé; ensuite surexcités par la boisson alcoolique, pleins de fureur, ils brandissent leurs armes, frappent en aveugle à droite et à gauche, et malheur à qui se présente devant eux! Ces orgies durent quelquefois des semaines entières, et alors familles et tribus se détruisent réciproquement, comme des troupeaux de bêtes féroces affamées, qui se précipitent les unes sur les autres pour se dévorer. Qu'y a-t-il d'étonnant en cela? Là où la Religion ne vient pas rappeler à la conscience ses obligations, et assigner une limite inexorable au plaisir, l'homme incliné comme il l'est, au mal, entraîné par la volupté et une passion sans limite et toujours croissante, en vient logiquement aux plus monstrueux excès. Et pourquoi s'arrêterait-il? A quoi bon? Et pour l'amour de qui? Non, il va toujours en avant, il détruit par amour de la destruction. — La Religion Catholique seule est capable d'éclairer, de moraliser, de civiliser ces hordes infortunées. Et c'est là précisément ce que les Missionnaires Salésiens ont entrepris de faire; avec l'aide de Dieu et de leurs charitables Coopérateurs, ils réussiront. Nous en avons la plus douce confiance.

LA VOCATION D'UNE ENFANT DU DÉSERT.

Le 6 juin, fête de saint Claude, est une date célèbre pour l'Institut de la Visitation. C'est le jour où trois nobles et généreuses femmes, M^{me} la baronne de Chantal, Marie-Jacqueline Favre

et Charlotte de Bréhard se rendaient, sous la bénédiction de saint François de Sales, dans une petite maison, bâtie sur les bords du beau lac d'Annecy, et y jetaient les premiers fondements de l'ordre de la Visitation.

Le 6 juin de cette année 1881, à une distance de 271 ans, Monseigneur l'Evêque de Périgueux se rendait à la Visitation de sa ville épiscopale et y bénissait à son tour, non pas des filles d'une noble race, mais deux pauvres orphelines qu'un vénérable chanoine d'Agen célébrait et encourageait de sa pieuse et chaleureuse parole, et qui n'eussent renié ni le cœur de saint François de Sales, ni celui de sainte Jeanne de Chantal.

La *Semaine religieuse* de Périgueux rapporte l'histoire bien touchante de l'une d'elles.

En Ethiopie, où elle était née, Anna Oudi avait une position relativement honorable. Sa grand-mère possédait des esclaves, et l'enfant se souvient, de plus, qu'elle était très-bonne pour le malheureux. Sa mère qu'elle avait, hélas! perdue, était morte depuis quelques années, laissant trois jeunes filles: Madeleine, l'aînée, Anna la seconde, et Lucia, la plus petite. Le père était propriétaire d'un champ et le cultivait pour faire vivre sa famille. Or, un soir, en rentrant au logis, le pauvre père n'y trouva plus personne. Qu'était-il donc arrivé? Le voici: pendant qu'Oudi était au loin à son travail, les trois enfants s'amusaient sur le sable. Soudain, vers l'entrée de la nuit, elles voient arriver et fondre sur elles le couteau à la main, une bande de ces maraudeurs de chair humaine, dont abondent ces tristes contrées, où n'a pas encore pénétré la civilisation chrétienne. Les trois enfants sont enlevés de force, malgré leurs cris, et vont grossir, à quelque distance de là, un troupeau d'autres créatures humaines, butin des chasses précédentes. Bien cruel et bien long fut le voyage de ces pauvres captives! Il fallait gagner de vitesse, afin d'échapper aux poursuites et aux représailles des pères et des mères à qui l'on avait enlevé leurs trésors. Les énergiques coups d'un fouet qui terminaient au bout des pointes de fer, hâtaient le pas des retardataires. Que de sueurs et que de sang durent couler à travers ces rochers et ces sables sous le soleil brûlant de l'Ethiopie et de l'Egypte! Aussi, de distance en distance, voyaient quelques uns de ces malheureux tomber de lassitude et de soif. Ceux que le fouet ne parvenait pas à ranimer, on les achevait souvent d'un coup de massue ou d'un coup de fusil, et le reste de la troupe allait, allait toujours sous les menaces des chasseurs et sous les sifflements du fouet meurtrier. Quand on fut arrivé dans le repaire de ces brigands, on se hâta de marquer ce bétail humain pour la vente, et Anna se rappelle encore avec terreur le couteau qui lui fit aux joues trois longs sillons dont elle portera la trace jusqu'au tombeau. Quelques semaines après, les enfants des deux sexes qui avaient survécu aux mauvais traitements, à la chaleur, à la mauvaise nourriture — la moitié environ — se trouvèrent réunis sous un grand marché du Caire, pour être vendus au plus offrant.

Cependant, parmi les acheteurs de ce jour-là, il en vint un de couleur blanche. Il avait l'air si vénérable et si bon que toutes les enfants enviaient le bonheur d'être achetées par lui. C'est pour cela que les plus grandes et les plus fortes tâchaient de se mettre en évidence sur l'avant-scène, afin d'être remarquées et de devenir le lot préféré de cet étranger. La pauvre Anna, plus petite que les autres, disparaissait derrière ses compagnons, et elle n'osait guère rien espérer. Mais, ô bonheur ! l'Européen, en examinant à loisir le groupe humain qu'on y avait exposé à la vente, fixa son choix sur elle, et la mit à part. Le lendemain, ses sœurs Madeleine et Lucia eurent la même faveur, et, avec quelques autres ; l'acheteur les conduisit dans une maison que tiennent au Caire des religieuses trinitaires dont la vocation est d'élever et de donner à Jésus-Christ ces pauvres enfants du désert.

Ce commerçant d'esclaves, cet acheteur d'enfants, c'était le P. Blaise, directeur actuel d'une Œuvre admirable fondée en 1838 pour le rachat des petites négresses.

L'Œuvre des petites négresses eut pour fondateur le célèbre P. Olivieri, prêtre génois qui, malgré ses soixante ans et une faible santé, entreprit d'aller en Afrique acheter de pauvres négresses afin de les rendre libres, chrétiennes et de les civiliser. Il y fit treize voyages et put délivrer huit cents de ces infortunées, dont chacune coûtait plusieurs centaines de francs. Mort à la tâche, dans cette Provence où d'ordinaire il déposait ses chères acquisitions, il eut le bonheur de confier son œuvre aux Trinitaires français, et de laisser dans le P. Blaise un digne et dévoué successeur.

Le bon Dieu avait donc bien aimé Anna Oudir, lorsqu'il en avait fait la propriété de ce miséricordieux acheteur d'enfants. Mais là ne devaient pas s'arrêter ses bénédictions. Après un séjour de quelques mois sous le toit hospitalier des religieuses du Caire, séjour pendant lequel mourut la pauvre petite Lucia, Madeleine et Anna furent emmenées en France. Une communauté de Marseille se chargea de Madeleine, et Anna fut conduite à Périgueux où l'attendaient toutes les miséricordes divines, car c'est ici qu'elles devaient trouver, avec la vie et la santé, son initiation à la doctrine chrétienne, la gloire de son baptême et la grâce incomparable de sa vocation religieuse.

Après avoir lu ce récit, on ne peut moins faire que de s'écrier avec l'*Echo de Fourvières* ; quel dommage que tant de fortunes gaspillées et perdues au milieu d'un luxe inutile ne soient pas employées au rachat de ces malheureuses créatures qui sont vendues par milliers en Afrique !

UN PREMIER COMMUNIAINT et la Sainte Vierge.

Nous empruntons au Bulletin de N. Dame de Bon-Secours, le récit suivant, que nos lecteurs liront avec intérêt.

La fête si touchante de la première communion

n'est pas complète, il y manque quelque chose, si tous les membres de la famille ne se trouvent pas réunis pour accompagner l'enfant à la Sainte Table. Voilà pourquoi la Très-Sainte Vierge, notre Mère par excellence, a fait parfois de vrais miracles afin de récompenser la foi confiante et naïve d'un pieux enfant, qui la suppliait avec larmes de lui accorder cette faveur. Voici une histoire touchante à ce sujet :

Un noble Polonais, le comte S..., pris les armes à la main dans la dernière lutte de la Pologne contre la Russie, avait été condamné à mort. A cette terrible nouvelle, la comtesse entraîne son fils, enfant de dix ans, dans son oratoire, s'agenouille avec lui devant un tableau de Notre-Dame des sept-douleurs : « Sainte-Vierge Marie, s'écria-t-elle, priez pour nous, protégez-nous, sauvez-nous, rendez un mari à sa femme, un père à son fils : vous devez prendre nos larmes en pitié, vous que l'on n'a jamais invoqué en vain, vous qui aimez tant votre divin fils, vous qui avez tant souffert aussi ! » Bientôt Stanislas et sa mère se relevèrent. Une secrète espérance a calmé leur douleur. La comtesse, escortée de son domestique et accompagnée de son fils, se rend à la prison où le comte était détenu. A l'aide de quelques pièces d'or glissées au geolier, elle réussit à pénétrer jusqu'au sombre cachot. Trois quarts d'heure après la malheureuse comtesse, cachant son visage, repassait devant les gardes entraînant son fils en pleurs. On n'ouvrit la cellule du prisonnier qu'au soir. Au moment de cette inspection, le geolier pousse un grand cri, appelle à l'aide, crie à la trahison ; à la place du condamné à mort, il venait de trouver la comtesse sa femme. Le comte S... s'était évadé, emmenant avec lui à Paris son fils Stanislas.

Un an et demi se passa, le comte ignorait toujours le sort de sa courageuse femme ; et aux questions avides de Stanislas, qui sans cesse lui répétait : *Quand donc viendra maman ?* il ne répondait que par des paroles vagues, qui dissimulaient la cruelle inquiétude de son cœur.

L'enfant avait été placé dans une pension tenue par des ecclésiastiques, et il grandissait en instruction, en piété, en bons sentiments : l'époque de sa première communion approchait, et l'idée de sa mère le poursuivait sans cesse ; *Je veux*, disait-il à son père, *je veux qu'elle revienne pour ma première communion, et elle reviendra.*

Preoccupé de ce désir, Stanislas, un soir à l'étude, fait un signe de croix et écrit une lettre à Pierre, le domestique de la comtesse, resté à Varsovie : « Pierre, veux-tu dire à ma mère que je fais ma première communion dans un mois, et qu'il faut absolument qu'elle arrive à Paris pour y assister ? Je ne lui écris pas parce qu'on arrête toutes nos lettres ; mais je compte que tu prendras toutes les précautions pour lui faire part de mon désir... Je t'embrasse de tout mon cœur.

« Stanislas. »

« Dis à maman que je demeure à ma pension, rue D... »

Cette lettre écrite, l'enfant y glisse une image de la Sainte Vierge, afin de porter bonheur à sa

missive, la ferme, la cachète, et la met à la poste. Hélas ! pendant ce temps, le comte S... recevait d'un inconnu un billet qui ne contenait que ces lignes : « Plus d'espoir, départ pour la Sibérie, résignation. Pierre doit tenter un dernier coup ; mais on dit qu'au premier essai d'évasion, la comtesse sera massacrée. Nous t'aimons et te plaignons plus encore. »

Cependant la première communion approchait, Stanislas n'avait rien dit de sa lettre ni à son père, ni à ses maîtres ; il en avait beaucoup parlé à Dieu ; il avait compté les jours et les heures ; il s'était dit : « Avant ma première communion, je ferai une neuvaine à la Sainte Vierge. Je m'arrangerai pour que cette neuvaine finisse juste au moment où je recevrai l'absolution, et je prierai si fort et si bien que la Sainte Vierge sera bien obligée de nous rendre ma mère. »

On était à la veille du grand jour. Suivant une pieuse habitude, les parents avaient été mandés au parloir, afin de bénir leurs enfants. — Le Comte S... arriva comme les autres : Stanislas lui sauta au cou, puis, s'agenouillant, reçut la bénédiction paternelle. « Voici votre bénédiction, dit l'enfant, mais j'espère que j'aurai aussi celle de ma mère. » — Le père se tut. — « Vous savez qu'elle va venir maman ? » poursuivit Stanislas. — « Ah ! fit le comte tristement. — Je veux qu'elle assiste à ma première communion, et elle y sera. Voyez-vous, cher Papa, j'ai fait une neuvaine à la Sainte Vierge ; elle finit à cinq heures, je recevrai l'absolution à quatre, alors, je serai blanc comme les Anges, et je supplierai la Mère du bon Dieu de me rendre la mienne pour ce soir, ou au moins pour demain sans faute. » — « Allons ! » interrompit le comte, essayant un sourire, et ne pouvant plus soutenir une pareille conversation, il quitta son fils.

Il était cinq heures du soir : Stanislas se dirigeait vers la loge du portier, lorsqu'il fut rencontré par un des ecclésiastiques de la maison : « Où allez-vous, mon enfant ? — Voir si personne ne m'a demandé. — Mais votre père est venu ce matin. — Ah ! monsieur, j'attends encore une visite : j'attends maman. — Mais votre mère n'est pas à Paris. — Elle va y revenir, j'en suis sûr. — Allons, mon enfant, je conçois vos désirs et vos prières ; mais pas de distraction ce soir, cher ami, l'heure des visites est passée ; retournez avec vos condisciples. »

La neuvaine était finie, et l'enfant s'imaginait que pour bien faire les choses, la reine du Ciel allait lui rendre immédiatement sa mère. Ne pas aller chez le concierge fut pour lui un grand sacrifice, il le fit généreusement. « Après tout, se dit-il, ma mère en arrivant me demandera. »

Six heures sonnent, puis sept heures, puis huit..., et personne. On soupe, on se prépare à monter au dortoir. Stanislas se décourageait un peu.... Pendant ce temps, une femme d'une mise négligée, la figure tirée et défaite, entra chez le concierge, et demandait à voir le jeune Stanislas S... Le portier se défilant de cette tardive visite refuse net d'appeler l'enfant ; enfin de guerre lasse, il consent à laisser la Comtesse (c'était bien elle)

s'approcher de la fenêtre et regarder les élèves défilant dans la cour. Stanislas, qui comptait sur le retour de sa mère, sortit un peu des rangs pour jeter un coup d'œil chez le concierge ; mais la mère n'eut que le temps de crier : « Voilà.... Voilà.... » et poussant un cri, tomba sans connaissance.

Comment la comtesse arrivait-elle ainsi à l'heure marquée par l'enfant ? Elle s'était échappée des mains des gens qui la conduisaient en Sibérie, s'était enfuie vers la France et déguisée, sans ressources, sans argent, elle avait gagné Paris. Où se rendre dans cette vaste cité ? Heureusement, dans sa lettre à Pierre, Stanislas avait indiqué l'adresse de sa pension, et c'est ainsi que la comtesse était arrivée directement à son fils.

Le lendemain, le comte et la comtesse S..., réunis, heureux, enthousiasmés, assistèrent ensemble à la première communion de Stanislas.

INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater, Ave et Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater, Ave et Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communiqué, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communiqué, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Septembre.

4. Sainte Rose de Viterbe.
7. Patronage de la Sainte Vierge.
8. Nativité de Marie.
11. Nom de Marie.
17. Stigmates de S. François d'Assise.
18. Fête des 7 Douleurs de Marie.
21. S. Mathieu Apôtre et Évangéliste.
24. Bienheureuse Vierge de la Merci.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSRPH FERRARI

Samplardarena 1881 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.